

ENTRE VIE ET OEUVRE SCIENTIFIQUES : LE CHAÎNON MANQUANT

Anne Collinot

Editions de Minuit | Critique

2012/6 - n° 781-782
pages 576 à 587

ISSN 0011-1600

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-critique-2012-6-page-576.htm>

Pour citer cet article :

Collinot Anne, « Entre vie et oeuvre scientifiques : le chaînon manquant »,
Critique, 2012/6 n° 781-782, p. 576-587.

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de Minuit.

© Editions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Entre vie et œuvre scientifiques : le chaînon manquant

Le comte de Buffon aimait à dormir. Il lui avait pourtant fallu s'habituer à accepter une discipline rigoureuse pour ne pas laisser le sommeil dérober à la composition de l'*Histoire naturelle* un temps précieux. Joseph, son domestique, avait reçu l'ordre de le réveiller dès l'aube, dût-il employer la force. Le serviteur recevait chaque jour les remerciements du savant, auxquels s'ajoutait un écu pour le récompenser de braver quotidiennement les injures matinales.

Une fois passés les tourments du lever, les journées de Buffon à Montbard étaient soumises à des règles de vie invariables. À cinq heures, il se lève, s'habille, se coiffe, dicte ses lettres, règle les affaires de son domaine. À six heures, il monte à son cabinet, situé à dessein loin de la maison, afin que le travail reste séparé des distractions ordinaires du quotidien. À neuf heures, on lui apporte à déjeuner. Puis il travaille encore jusqu'à treize ou quatorze heures. Vient ensuite le moment d'une pause pour l'esprit. Buffon retourne alors dans sa maison. Il dîne, prend son temps, s'abandonne à toutes sortes de gaités et de folies. Après le dîner, il ne s'embarrasse guère de ceux qui habitent avec lui, ni des éventuels hôtes. Il s'accorde une sieste d'une demi-heure dans sa chambre, puis fait un tour de promenade, toujours seul, avant de retourner vers dix-sept heures à son cabinet pour se remettre à l'étude jusqu'à dix-neuf heures. Après le travail, on dit qu'il faisait venir une petite fille : il en avait le goût, mais surtout il ne voulait pas perdre de temps avec les exigences des femmes. Le lendemain, il ne manquait pas de se lever à cinq heures pour se remettre à son office, grâce à un service de réveil infaillible qui n'aura pas été sans conséquence pour l'*Histoire naturelle*. Buffon disait bien : « Je dois au pauvre

Joseph dix à douze volumes de mes œuvres¹. »

Point d'œuvres sans se mettre à l'œuvre. Cela signifie avant tout une discipline de vie quotidienne, qui rend possible un travail systématique, régulier, envahissant, dont les labeurs ordonnés se transmutent progressivement en une œuvre livrée aux suffrages de la postérité. N'est-ce pas là constater le point d'aboutement entre l'œuvre et la vie ? L'une et l'autre se mêlent et se confondent dans la routine du travail quotidien.

Dyade biographique et persona scientifique

Assurément, il est d'usage que la biographie scientifique relate la vie d'une personne qui a accompli une œuvre de science. L'histoire de la dyade biographique, composée des deux éléments solidaires que sont la vie et l'œuvre, ne manque pas de vicissitudes. Des vicissitudes qui sont peut-être aussi le fait d'une solidarité mal acceptée parce que encore mal saisie. Car il s'agit plutôt du feuilleton à rebondissements d'un couple qui peine à trouver son juste *pas de deux*, où chacun semble appartenir à une autre réalité, et ne se résout ni à une influence lénifiante ni à une froide indépendance. La question des rapports entre la vie de l'auteur et l'œuvre qui serait l'accomplissement de sa vie, soulève autant de passions dans les études des sciences que dans les études littéraires : ici l'auteur meurt², abandonnant son texte aux affres de la textualité, là le savant n'est qu'un pur esprit, secrétant une science faite d'idées sans chair ni contexte. Comme par un mouvement de balancier, chargé de réguler un mécanisme plus vaste, c'est dans la fin des années 1970, lorsque l'éclipse de l'auteur est à son plein dans le ciel de la littérature, que l'histoire des sciences s'engage dans une croisade de réhabilitation de la *persona* scientifique³, participant à un courant

1. H. de Ségelles, *Voyage à Montbard*, éd. et préface de S. Schmitt, Paris, Gallimard, 2007, p. 49, n. 1.

2. Voir à ce sujet le chapitre consacré à l'auteur dans A. Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.

3. T. L. Hankins, « In Defence of Biography : The Use of Biography in the History of Science », *History of Science*, vol. 17, n° 1, 1979, p. 1-16.

de pensée qui admet volontiers que la science est aussi le produit de vies bien réelles⁴.

La biographie retrouve alors une considération dont elle était restée longtemps dépourvue aux yeux des historiens des sciences. Malgré une retenue prudente à intégrer les parties hâtivement étiquetées « non scientifiques » de la vie du sujet dans le récit biographique, on attribue à la biographie, en tant que méthode, toutes sortes de vertus pour établir la jonction entre la science et son contexte intellectuel et social. À partir des années 1990, la richesse des expériences biographiques a ainsi suscité un ensemble remarquablement varié d'interrogations méthodologiques et de réflexions stimulantes sur les attendus de la biographie scientifique⁵. Le regain d'intérêt des historiens des sciences pour la biographie s'explique principalement par l'approche focale qui permet de répondre aux questions qui intéressent l'histoire sociale, culturelle ou intellectuelle. De cette manière, Mary Terrall s'est penchée sur les usages sociaux de la science et sur ses pratiques, comme moyens d'établir une réputation au siècle des Lumières⁶. Pour d'autres, comme Stephen Gaukroger, Theodore Porter ou Thomas Söderqvist, la biographie offre la possibilité d'avoir une prise sur la manière dont les savants conçoivent leurs motivations, construisent leur *persona*, et définissent des modèles de vie⁷.

4. S. Shapin, *Never Pure*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2010.

5. Voir M. Shortland et R. Yeo (éd.), *Telling Lives in Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996 ; M.-A. Kaeser, « La science vécue. Les potentialités de la biographie en histoire des sciences », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 8, 2003, p. 139-160 ; le dossier « Biography in the History of Science », *Isis*, vol. 97, n° 2, 2006, p. 302-329 ; T. Söderqvist (éd.), *The History and Poetics of Scientific Biography*, Aldershot, Ashgate Publishing, 2007.

6. M. Terrall, « Biography as Cultural History of Science », *Isis*, *op. cit.*, p. 306-313.

7. S. Gaukroger, « Biography as a Route to Understanding Early Modern Natural Philosophy », dans T. Söderqvist (éd.), *op. cit.*, p. 37-49 ; T. Porter, « Is the Life of the Scientist a Scientific Unit ? », *Isis*, *op. cit.*, p. 314-321 ; T. Söderqvist, « Existential Projects and Existential Choice in Science : Science Biography as an Edifying Genre », dans M. Shortland et R. Yeo (éd.), *op. cit.*, p. 45-84.

D'autres travaux abordent l'expérience individuelle du savant dans ses aspects les plus concrets, en s'intéressant à son corps et à sa vie quotidienne. Dans le très original ouvrage *Science Incarnate*⁸, Christopher Lawrence et Steven Shapin ont rassemblé plusieurs études sur les habitudes de vie des savants, saisies dans leur dimension corporelle, afin de les mettre en relation avec la vie de l'esprit. Ils ont ainsi jeté une lumière nouvelle et inattendue sur la production des œuvres de René Descartes, Isaac Newton, Charles Darwin ou Ada Lovelace, pour ne citer que les plus célèbres. L'historien de la Renaissance Gadi Algazi a publié des études tout aussi fécondes sur la constitution de l'*habitus* des humanistes des xv^e et xvi^e siècles, montrant comment les érudits ont construit un mode de vie marqué par les impératifs de leur travail, qu'il s'agisse de l'organisation matérielle de leurs études, du choix d'une épouse, de la sociabilité, ou même de leur alimentation⁹. Deux démarches dont on a encore insuffisamment reconnu l'intérêt heuristique pour décrire la vie des savants du passé ou celle des chercheurs du présent.

Cependant, l'individu a beau avoir été réhabilité lors de ce qu'il est désormais convenu d'appeler le « tournant biographique¹⁰ », il semble qu'il faille toujours justifier l'emploi qu'on en fait, dans un effort constamment renouvelé pour montrer comment l'étude de l'expérience individuelle donne un accès, parmi d'autres, au collectif : l'individu reste transparent, et sa seule épaisseur serait celle d'un prisme à travers lequel on observe tantôt l'œuvre de science, tantôt la société ou l'époque qui l'auront vu naître. Si la biographie instrumentalise la femme ou l'homme de science pour contextualiser des pratiques scientifiques socialement partagées, elle

8. C. Lawrence et S. Shapin (éd.), *Science Incarnate*, Chicago, The University of Chicago Press, 1998.

9. G. Algazi, « Food for Thought : Hieronymous Wolf Grapples with the Scholarly Habitus », dans R. Dekker (éd.), *Egodocuments and History. Autobiographical Writing in its Social Context since the Middle Ages*, Hilversum, Verloren, 2002, p. 21-44 et « Scholars in Households », *Science in Context*, vol. 16, n° 1-2, 2003, p. 9-42.

10. Voir M. Rustin, « Reflections on the Biographical Turn in Social Science », dans P. Chamberlayne et al. (éd.), *The Turn to Biographical Methods in Social Science. Comparative Issues and Examples*, Londres, Routledge, 2000, p. 33-52.

visé également à proposer un point de vue sur l'œuvre et les conditions de sa création. Inexorablement, l'œuvre demeure le pôle fort, au détriment de la vie. Lorsque l'attention du biographe oscille vers la vie de l'auteur, c'est le plus souvent pour s'assigner la tâche de décrire le déroulement chronologique d'une production scientifique et de l'expliquer comme produit d'une époque ou d'une société.

Et si cette polarité, qui sans cesse affole la boussole du biographe, n'était qu'un écran destiné à masquer une scène plus ordinaire ? Commençons par un simple constat. Quelle que soit la manière dont est envisagé le lien entre la vie et l'œuvre, on conserve toujours une hypothèse implicite, mais tacitement consentie : les deux notions, et les deux phénomènes qui y sont associés, appartiendraient à deux ordres de réalité différents.

L'œuvre-travail

Pourtant, les faits en apparence anecdotiques de la vie quotidienne de Buffon à Montbard mettent en évidence un chaînon puissant mais souvent oublié, qui attache étroitement l'œuvre à la vie : ce chaînon manquant est le travail. Pour produire les volumes de l'œuvre, il fallait bien un Joseph ; bien plus que le saint patron des artisans, Joseph est le garant des règles d'une vie où le travail est omniprésent. Joseph, c'est se lever le matin, c'est la discipline, c'est la persévérance, c'est l'organisation de la journée.

Les remerciements adressés à Joseph ne sont pas sans évoquer ceux que l'on trouve couramment dans les introductions des ouvrages savants ou dans les thèses de doctorat. Les parents, le conjoint, ou même les enfants, y sont souvent remerciés pour avoir supporté les humeurs de l'auteur, mais surtout pour avoir accepté avec bienveillance sa disparition temporaire dans un travail dont l'emploi du temps tyrannique ravit les moments habituellement dévolus à la vie de famille ou de couple¹¹. À une époque où il est plus répandu de disposer d'un réveille-matin que d'un Savoyard, les personnes avec qui le savant ou le chercheur vivent se voient

11. F. Waquet, « Acknowledgments : Instructions for Use », *Modern Intellectual History*, vol. 2, n° 3, 2005, p. 361-385.

surtout remerciées pour avoir maintenu quotidiennement des conditions matérielles et psychologiques propices à un travail acharné.

Nul n'ignore la place du travail acharné dans la vie du savant. Rares sont les biographies scientifiques qui n'évoquent pas la ténacité et l'opiniâtreté comme les qualités indispensables des chercheurs. Mais au-delà de ces lieux communs, a-t-on prêté suffisamment attention à la dimension pratique et ordinaire du travail et de l'acharnement ? Qu'est-ce que le travail du savant, qu'est-ce que la recherche du scientifique ? Car enfin, travailler, c'est observer, prélever, classer, fabriquer, hiérarchiser, mémoriser, calculer, interpréter, imaginer, lire, écrire... Mais c'est bien plus encore ! Il convient d'entendre le travail au sens le plus large possible, et dans sa veine la plus intime et personnelle, avec tout ce qu'il suppose de persévérance, de patience, de constance, d'effort continu, c'est-à-dire de discipline quotidienne qui régit la totalité de l'existence. Travailler implique d'organiser sa vie d'une certaine manière, mais aussi de dérober du temps à la vie, de donner à l'ensemble de sa vie une forme singulière. L'intérêt porté au travail permet donc d'établir une jonction entre la vie et l'œuvre, tout en rendant visible et l'une et l'autre sous des aspects encore peu explorés.

Considérer l'œuvre dans sa dimension laborieuse révèle la part de l'investissement qui la soutient, telle une ligne de basse continue qui dessine l'ancrage de l'œuvre dans le déroulement des gestes quotidiens de la vie, et assure la base harmonique nécessaire à son libre déploiement. Vécue par son auteur, l'œuvre est avant tout une somme d'efforts sans cesse réitérés pour maîtriser le temps et ne pas s'écarter de la tâche assignée, dont le poids appelle autant la discipline que le sacrifice. Dans le vaste après-coup de la postérité, l'œuvre est un produit achevé offert à autrui. Mais pour son auteur, c'est avant tout une réalité en train de se construire à travers un labeur quotidien. Cette réalité, qui est aussi celle de l'intériorité du savant, je propose de l'appeler l'*œuvre-travail*.

Cette œuvre-travail, c'est à la fois un *modus operandi* de la création et une forme qui structure l'ensemble de la vie. Elle guide l'élaboration de règles de conduite dans les différents domaines de l'existence et en affecte toutes les dimensions,

y compris celles que nous n'avons pas l'habitude d'associer au travail scientifique. L'œuvre-travail imprègne l'existence vouée à la science, effaçant la frontière conventionnelle que l'on se plaît à tracer arbitrairement entre la « recherche » et la « vie ». Elle est une matrice où se moulent à la fois le labeur qui remplit l'existence et l'existence elle-même. Les impératifs de l'œuvre-travail décident de l'organisation du temps, de l'aménagement des espaces de vie, de la constitution des liens sociaux, des pratiques de sociabilité, autant de dimensions où la vie scientifique apparaît sous les espèces d'une totalité cohérente dont la marque donne une forme unique à l'existence et à la recherche.

Comme le comte de Buffon, bien qu'à chaque époque son style, Charles Darwin adopte un mode de vie destiné à lui assurer le temps et la quiétude indispensables pour concevoir chaque partie de son édifice théorique. De la maison familiale et du jardin à Down, il fait son laboratoire expérimental. Il impose des horaires stricts à l'ensemble de la maisonnée. Chaque jour apporte son lot d'instructions délivrées par le savant. Dès leur plus jeune âge, ses enfants sont enrôlés pour réaliser des expériences de botanique. Toute la famille, dans son extension la plus large, est mobilisée autant pour la collecte des faits nécessaires au travail conceptuel du naturaliste, que pour la relecture des épreuves et la promotion de *L'Origine des espèces*¹².

Marie Curie, alors qu'elle vient d'emménager avec son mari, installe son domicile conjugal de manière à réduire au minimum le temps consacré au ménage. « J'arrange peu à peu mon appartement, mais je compte lui garder un style qui ne me donne aucun souci et qui ne réclame pas d'entretien car j'ai très peu de service : une femme vient une heure par jour faire la vaisselle et les gros travaux. Je fais moi-même la cuisine et le ménage¹³. » Les époux Curie montrent peu d'intérêt pour la décoration et ne se préoccupent pas du confort d'éventuels visiteurs. Leur emploi du temps ne laisse pas de place à la vie sociale. Un canapé ou des fauteuils

12. J. Browne, *Charles Darwin. The Power of Place*, Londres, Jonathan Cape, 2002.

13. Lettre de Marie Curie à son frère Josef, citée dans È. Curie, *Madame Curie*, Paris, Gallimard, 1938, p. 146.

sont donc inutiles. Et c'est toujours autant de moins pour le ménage¹⁴.

À Montbard, treize terrasses séparaient le cabinet de travail de Buffon de sa maison. Ce chemin à parcourir, deux fois par jour, entre la maison et le bureau était une manière de préparer et disposer l'esprit à la réflexion, et d'écarter le tumulte des affaires quotidiennes. Cette distance, c'est aussi celle chérie aujourd'hui par les chercheurs pour se soustraire tant à l'agitation domestique qu'à celle liée à la vie de laboratoire. Comme Buffon, ils aspirent à trouver la paix d'un *studiolo*, loin des sollicitations du monde¹⁵. Certains choisiront de travailler dans un bureau pour échapper aux servitudes de la vie familiale ; d'autres, préférant fuir les collègues, auront décidé d'aménager un espace de travail chez eux ; d'autres encore manifesteront leur prédilection pour des séjours studieux dans la quiétude de leur maison de campagne ou la sérénité d'une bibliothèque, de préférence peu fréquentée. S'octroyer les moments et les lieux propices pour travailler à son œuvre est une chose. Séparer psychologiquement l'espace de vie et l'espace de travail, quotidiennement, en est une autre, et il semble que chaque chercheur établisse sa propre routine de passage de l'un à l'autre : parcourir chaque jour à pied le trajet qui mène de la maison au bureau, faire une lecture ou écouter une musique sont autant de manières de gravir les treize terrasses de Montbard.

L'œuvre-travail, qui est aussi un état d'esprit et une règle de vie, s'emporte partout avec soi : « Tout le temps [mon oncle] était dans son bureau, mais il travaillait partout ailleurs ; partout où il était, il travaillait¹⁶ », se souvient Jean-Claude Filloux, un neveu d'Émile Durkheim. Les Curie installent un bureau de fortune sur les lieux de villégiature, ou lors des visites chez les beaux-parents. « Tous les quelques jours, nous allons à Sceaux voir les parents de mon mari.

14. *Ibid.*, p. 59.

15. S. Houdard, « Un monde à soi ou les espaces privés de la pensée » et C. S. Selenza, « Le *studiolo* à la Renaissance », dans Ch. Jacob (éd.), *Lieux de savoir. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 363-370 et p. 371-391.

16. M. Fournier, *Émile Durkheim 1858-1917*, Paris, Fayard, 2007, p. 114.

Cela ne nous dérange pas dans notre travail. Nous avons, au premier étage, deux chambres contenant ce qu'il nous faut, [...] et pouvons facilement faire là-bas la partie de notre travail qui ne peut s'accomplir au laboratoire¹⁷. » Darwin négociait avec sa femme au sujet des vacances, tentant de raboter un après-midi ici, une matinée là, ou acceptant de partir à la condition de prendre avec lui des épreuves à relire ou quelques plantes en pots pour faire des expériences¹⁸.

La solitude du créateur est une nécessité du travail opiniâtre. C'est aussi une façon de créer des liens avec les autres, à travers l'œuvre. Dans l'isolement et le calme du cabinet de travail, le chercheur s'obstine à donner forme à l'univers prolifique et frémissant de son esprit, sa production savante en réalisera la vie publique. L'œuvre scientifique comme travail de l'intériorité est pourvoyeuse de bien des délices ; comme fruit de sacrifices et produit destiné à autrui, elle appelle parfois à des dédommagements d'une autre nature, comme la construction d'une renommée ou l'accomplissement d'une mission.

L'œuvre-travail gouverne les relations sociales et amicales. Il est banal de se faire des amis dans le cercle de ses confrères. Ce qui l'est moins, c'est de réduire l'espace de la vie sociale à une société composée exclusivement de confrères. Les compagnons de Durkheim formaient un tel groupe social, soudés par le sentiment d'être investis d'une vocation intellectuelle commune, dont les tâches partagées pouvaient créer des liens aussi forts que ceux de la parenté. Marcel Mauss considérait son camarade et ami Henri Hubert comme un *frère de travail*¹⁹. Une longue et féconde collaboration les rapprochait ; ils écrivaient à quatre mains, se relisaient et corrigeaient mutuellement leurs manuscrits respectifs. De même chez les Durkheim, Hubert était considéré comme quelqu'un de la maison ; il prenait part aux fêtes de famille²⁰.

17. Lettre de Marie Curie à son frère Josef, *op. cit.*

18. J. Browne, *Charles Darwin. The Power of Place, op. cit.*, p. 233.

19. F.-A. Isambert, « Henri Hubert et la sociologie du temps », *Revue française de sociologie*, vol. 20, n° 1, janv.-mars 1979, n. 2, p. 183.

20. M. Fournier, *Marcel Mauss 1858-1917*, Paris, Fayard, 1994, p. 109.

Symétriquement, lorsque Durkheim eut le déchirant devoir de rédiger la notice nécrologique de son fils André, tombé au champ d'honneur, il insista moins sur le lien de filiation qui fut le leur que sur les liens d'un travail commun qui les unissaient²¹. On sait le rôle insigne que les liens de famille jouaient à la fois dans la vie personnelle de Durkheim et dans sa vision de la société ; seuls les liens établis à travers les labeurs partagés d'une œuvre-travail avaient à ses yeux une valeur comparable.

Ainsi, loin d'être le plaisir ou le sacrifice solitaire d'un individu retiré du monde social, l'œuvre-travail peut tout aussi bien être la pierre angulaire d'une existence collective dans le monde social.

De l'œuvre-travail à la science ordinaire

L'œuvre-travail peut affecter la vie du savant dans toutes ses dimensions. Lorsque l'on porte l'attention au travail, on voit l'essentiel de la vie, car on découvre souvent une existence entièrement tournée vers le travail, c'est-à-dire vers la production de l'œuvre. L'œuvre-travail imprègne la vie du savant, mais parfois aussi celle de son entourage. Louise Durkheim n'était pas seulement l'épouse du savant ; elle était en même temps sa principale collaboratrice, lui assurant jusqu'au bout « les plus favorables conditions de travail²² », acceptant avec dévouement de « consacrer pleinement et joyeusement sa propre vie à l'austère vie de savant de son mari²³ ».

Cette vie imprégnée, débordante, envahissante, tantôt solitaire, tantôt partagée, c'est la vie scientifique. L'œuvre accomplie porte une signature unique, alors que l'œuvre-travail est toujours collective, autant que la vie. L'œuvre

21. W. S. F. Pickering, « Reflections on the Death of Émile Durkheim », dans W. S. F. Pickering et M. Rosati (éd.), *Suffering and Evil. The Durkheimian Legacy*, Oxford et New York, Berghahn Books, 2008, p. 14.

22. M. Mauss, *Œuvres*, t. 3, *Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Éd. de Minuit, 1969, p. 526.

23. G. Davy, « Émile Durkheim », cité dans M. Fournier, *Émile Durkheim 1858-1917, op. cit.*, p. 114.

accomplie possède le *pathos* de l'extraordinaire qui l'élève au-dessus de la prose – réputée triviale – du quotidien ; l'œuvre-travail, au contraire, permet à notre vision de la science de s'incarner dans ce que la vie scientifique a de plus matériel et concret : l'œuvre-travail construit des liens sociaux, laisse sa marque sur l'aménagement des lieux qui l'accueillent, détermine l'organisation du temps dont elle use pour se déployer. Société, espace, temps : l'œuvre-travail crée le tissu essentiel de la vie, dont la trame rend possible l'œuvre accomplie.

L'œuvre et la vie n'appartiennent donc pas à deux ordres de réalité séparés. Le travail tisse le motif principal du *pas de deux* qui accorde le couple vie-œuvre et lui assure sa solidarité dans la dyade biographique. Depuis le point de vue du labeur, de la tâche à accomplir, omniprésente, il est possible d'embrasser l'œuvre et la vie dans un même regard, afin de restituer leur appartenance à un même ordre de réalité, celui que nous connaissons tous : la vie dans sa quotidienneté et sa récurrence. Loin d'entretenir une vision romantique de la création scientifique, seule cette vie-là est productrice d'une œuvre-travail.

Bien évidemment, ce n'est pas en reconnaissant que les savants ont beaucoup travaillé que l'on rendra plus intelligible le contenu de leur œuvre. Le concept biographique d'œuvre-travail est proposé en complément d'une indispensable histoire intellectuelle qui privilégie les idées et leur contexte conceptuel. Cependant, quand par un effet de résonance avec celle-ci, la biographie scientifique n'a retenu que les œuvres les plus glorieuses, le concept d'œuvre-travail offre l'opportunité d'élargir l'enquête biographique à l'ensemble des chercheurs, afin de relater la vie non seulement de grands et rares héros de la création scientifique, mais aussi de modestes artisans de la science normale, qui sont légion. Autant de *vies minuscules* dont, à la manière de Pierre Michon, il conviendrait de rendre compte, si l'on aspire à donner une vision plus réaliste et plus complète de la science réelle. Jusqu'à présent, les biographies évitent soigneusement de donner à voir la dimension ordinaire du travail scientifique, dans ses formes les plus triviales, qui sont aussi les plus récurrentes. Le genre biographique reste toujours attaché au récit de la science extraordinaire,

productrice d'œuvres hors du commun²⁴. Pour comprendre la science ordinaire, telle qu'elle est dans ses manifestations les plus courantes, il est indispensable de se tourner vers les vies et œuvres du commun des chercheurs. Le principal élément que ces vies partagent avec celles de grands héros de la science, c'est l'œuvre-travail, le chaînon manquant non seulement entre la vie et l'œuvre, mais aussi entre la science exceptionnelle et la science ordinaire.

Anne COLLINOT

24. Voir M. T. Green, « Writing Scientific Biography », *Journal of the History of Biology*, vol. 40, 2007, p. 727-759.